

Vincent Ferrique

Oasis et mirages

J'arrivai en vue du phare d'Isadora pour l'épiphanie de l'année 2040. J'avais entendu palabrer sur son oasis et sur son accueil au détour d'un bivouac entre Lubéron et Cévennes. J'allais à pied. Mon infortune m'interdisait d'acheter un dromadaire, et ma misanthropie d'accompagner une caravane. Mon outre, remplie la veille dans une station de filtrage des eaux stériles et délétères du Rhône, arrivait à sec.

Isadora attendait sur le seuil de son château d'eau. Le seul au milieu du désert, sur la piste commerciale entre les monts alpins et ceux du Massif central. L'altitude leur conférait une fraîcheur qui permettait aux végétaux de résister encore. Plus pour longtemps.

Je la trouvais jolie, Isadora. La cinquantaine, le teint bistre et le sourire doux, aux cheveux d'une blancheur éclatante qui descendait sur ses reins.

« Bienvenue, voyageur des sables. Qu'offres-tu, que désires-tu ? »

Elle avait employé la formule rituelle.

« Je m'appelle Voltaire, sourcier de mon état, et je quémande contre mes services de recevoir le gîte et de puiser à ta réserve de quoi emplir mon outre.

— Choisis un abri autour du bâtiment, installe-toi et sois mon hôte. J'attends une caravane pour la nuit, tu auras des spectateurs. »

Ce n'était pas pour me déplaire. Certes, j'endurerais la promiscuité de mes semblables, mais ils pourraient disséminer la bonne parole sur mes talents lors de leurs pérégrinations. Cela m'ouvrirait les portes des oasis et des relais.

Lorsque le soleil s'abaissa sur l'horizon, en milieu d'après-midi, Isadora enclencha le faisceau lumineux, au sommet de sa tour, qui guiderait les voyageurs. La lente file des dromadaires s'annonça deux heures plus tard, tandis que le ciel s'obscurcissait. Les caravaniers offrirent une caisse de nourriture pour prix de leur séjour et de l'eau que les humains consommeraient. Les animaux patienteraient. Ils avaient traversé Alès, cité sèche, sans croiser âme qui vive. Ils boulingueraient toute la journée du lendemain avant d'atteindre la prochaine oasis, puis les contreforts verdoyants des Alpes.

Isadora éteignit le phare. Elle n'attendait plus personne et économisait ses batteries iremplaçables.

La fraîcheur des nuits dans le désert nous procura ses bienfaits, et nous dînâmes à la belle étoile. L'hiver était propice aux voyages. Dans quatre mois, les hommes estiveraient dans des cavernes profondes et le paysage blanchirait sous un soleil légal. Le repas se déroula dans une ambiance bienveillante. J'admis volontiers que ces familles qui se déplaçaient pour trouver des terres plus douces à la vie, accompagnées d'enfants, dont certains nés après le déclin, se montraient d'une compagnie agréable et sereine.

Les gamins allumèrent des braseros autour de notre campement, au pied du château d'eau. Ils virevoltaient comme des puces, excités à l'idée qu'un sourcier fasse étalage de ses compétences. Le site s'illumina dans la nuit, dernier lampadaire de civilisation, visible de fort loin mais qui n'attirerait, avec un peu de malchance, que des brigands et des voleurs d'eau.

Je disposai mon matériel en des endroits stratégiques, à la limite de la lumière et de la noirceur du désert, tandis qu'Isadora me présentait :

« Ce soir, pour prix d'un gallon d'eau, Voltaire le sourcier va découvrir le secret liquide de la vie.

— C'est quoi, un sourcier, papa ? murmura un petit.

— Un homme qui fait jaillir l'eau à l'aide d'un bâton.

— C'est un magicien ?

— Presque, mon grand, presque. Regarde ! »

Je soulevai ma baguette de coudrier et la dirigeai vers un coin où la lumière des torches jetait des ombres mouvantes, comme des dunes qui faseyaient sous un coup de sirocco. Je suivis la trajectoire indiquée par le bois sec et plantai un tuyau coudé dans le sol.

Le bruit perça le silence qui m'entourait : l'égouttement régulier du liquide qui s'échappait du tube étroit pour venir se perdre dans le sable. Les gamins sursautèrent, ils n'étaient pas habitués. Comme toujours, je scrutai leurs réactions lorsque le flux se transforma en un mince filet d'eau. La surprise, la joie, l'émerveillement.

Un des plus jeunes voulut se lever pour toucher l'or bleu, et son père le retint. La représentation commençait à peine.

Je pointai ma baguette vers un endroit enfoui dans les ombres, et s'éleva bientôt le chant mélodieux d'un ru qui cascadaient. La faible clarté prolongeait les reflets miroitants de l'onde qui sautillait de pierre en pierre, et les gosses poussèrent des exclamations ahuries. Une coulée de vie dans le désert.

Avec emphase, je me tournai de l'autre côté du campement et projetai avec force ma baguette. Du sol minéral surgit un jet limpide et pur, une pulsation qui glougloutait et retombait sur le sable où elle s'évanouissait.

« Maman, maman, je peux me mouiller les cheveux ? Ils sont pleins de poussière et tout secs.

— Non, ma chérie, reste sage et assieds-toi », chuchota la mère avec des larmes dans la voix.

J'effectuai un mouvement circulaire théâtral, et, derrière le campement, le sol se creusa. Une cavité s'arrondit tandis qu'elle s'emplissait d'eau. Un petit bassin se forma et un poisson doré frétila. J'aimais ajouter une touche de fantaisie à mes démonstrations.

J'allongeai le bras, et, là où la nuit régnait en maîtresse sur le désert, s'éleva une fontaine de pierre illuminée comme en plein jour, massive et décorée de sculptures majestueuses qui représentaient Neptune et ses naïades. Les bouches de granit dégorgeaient des flots intarissables.

« Oh ! Alors ce n'était pas vrai, s'attrista un gosse.

— Non, Pierrot, ce sont des mirages. Ceux d'un temps révolu. »

Je leur montrai une piscine, où un enfant jouait seul et soulevait des gerbes liquides. Des parcs aquatiques gigantesques pour le plaisir des vacanciers, des machines qui prélevaient les rivières et les déversaient dans des champs, une forêt luxuriante où les feuilles recueillaient l'humidité de l'air, une prairie où les toiles d'araignée se couvraient de rosée, un orage de pluie diluvienne qui s'épanchait au-dessus de nos têtes. Les gamins ouvraient la bouche pour sentir sur leur langue une goutte qui n'existait pas et frémisaient lorsque le tonnerre grondait.

Après trente minutes de spectacle, je saluai mon public et ramassai mes émetteurs holographiques. Leur niveau d'énergie baissait, il me faudrait sous peu imaginer un autre moyen de me procurer de l'eau aux oasis.

Les mioches me regardaient sans bien comprendre. Les jeunes adultes restaient prostrés, songeant à cette enfance où ils avaient connu l'abondance. Avant le déclin. Isadora et ceux de sa génération conservaient un mutisme accablé de culpabilité. Parfois, je ne saisissais pas pourquoi les gens aimaient à se repaître du souvenir de ce que nous avons perdu.

« C'était comme ça avant ? demanda Pierrot.

— Oui, des rivières coulaient, et les racines des arbres pouvaient puiser un sol gorgé de pluie, répondit une femme.

— Alors, il ne trouve pas vraiment d'eau, le sourcier ?

— Allons, bonhomme, commérage et charlatanisme, intervins-je. S'il n'y a pas d'eau, personne ne t'en dénichera. Les indigènes le savent. Je me présente comme sourcier parce que c'est la tradition et le folklore, mais personne n' imagine qu'un gars puisse détecter de la flotte avec une baguette. Il n'existe pas de formule magique pour en faire apparaître. Les hommes l'ont épuisée en espérant jusqu'au bout un miracle de la science ou de Dieu. Il n'est jamais venu, et je ne l'apporte pas. Je ne suis qu'un troubadour, un saltimbanque qui occupe vos soirées d'hiver avec des contes à dormir debout, en échange d'un coin de sable, d'un sourire enfantin et d'une outre d'eau pleine. »